

Les traditions populaires médicales en Géorgie. La Kakhétie

Nunu Mindadze, Nino Chirgadze

R É S U M É

L'histoire de la culture médicale géorgienne commence par un conte de la mythologie grecque : Jason parti à la conquête de la Toison d'Or en terre de Colchide (l'actuelle Géorgie) doit la vie sauve au baume magique de Médée, la fille du roi, préparé avec plusieurs herbes aux vertus connues d'elle seule. Les herbes enchantées, les philtres, les potions magiques ou encore les incantations n'ont aucun secret pour elle. Et voilà l'origine du mot «médicament».

Attestées par des indices archéologiques, les pratiques médicales ont traversé la préhistoire et l'histoire pour arriver jusqu'à nous, certes en partie seulement, mais avec une efficacité avérée.

Le présent travail propose une revue des méthodes encore utilisées dans la vie quotidienne des Géorgiens, et plus précisément de Kakhétie, en prenant en charge non seulement tous les soins de santé primaires, la diététique mais traitant aussi des fractures ou pratiquant même des interventions chirurgicales. Les guérisseurs font appel à diverses disciplines comme la naturopathie, la minéralogie et même des rites magico-religieux.

INTRODUCTION

La diversité de la nature en Géorgie et la variété de son relief, y compris les territoires de haute montagne, les collines et plateaux, les plaines et les côtes, sa position géographique à la jonction de l'Europe et de l'Asie ainsi que le chemin de son développement historique a facilité l'émergence des traditions populaires dans différentes régions du pays. En vertu de diverses conditions naturelles, toutes ces traditions ont été intégrées dans la culture géorgienne traditionnelle.

Nous tenons à remercier tous ceux qui nous ont aidés dans notre travail et tout particulièrement les personnes interrogées détentrices du savoir traditionnel.

La Géorgie est un pays où la culture médicale est d'un niveau élevé et a évolué depuis ses origines. Le seul fait que le mot *médicament* soit associé au nom de Médée, fille du roi de Colchide, en dit long ; elle était très versée dans les secrets de la pharmacie (dans l'Antiquité, le Royaume de Colchide et celui d'Ibérie correspondaient pratiquement à la Géorgie actuelle).

Sur le territoire géorgien, de la pommade médicale a été découverte dans les matériaux archéologiques datant du néolithique (*Nioradze*). Des découvertes datant de l'Age du Bronze ont montré que des crânes trépanés d'humains ayant survécu à la



Les villages isolés de la région possèdent des tours de défense qui font partie du paysage

© Grégory Kaufmann, www.gregkaufmann.com

Contact

Ivane Javakhishvili Institute of History and Ethnology
10 Melikishvili Street, Tbilisi, 0179 - Georgia
Email : see-geo@hotmail.com

trépanation portent des traces de traitement (*Pirpilashvili*). Khevsureti, une région de Géorgie, a conservé la tradition de la trépanation jusque dans les années 50.

Depuis l'antiquité, les pratiques médicales de Colchide et d'Ibérie caucasienne ont attiré l'attention et, des informations médicales de ces deux peuples se trouvent dans les œuvres de presque tous les historiens et géographes de l'époque antique. Dans l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien, on peut noter que le meilleur jus d'aneth était préparé dans le royaume d'Ibérie ; et lorsqu'il était mélangé à du miel, il était utilisé comme pommade ophthalmique.

Cette tradition, qui a perduré longtemps, est attestée par les données fournies dans les œuvres d'auteurs byzantins et par les voyageurs, les missionnaires et les chercheurs qui ont visité la Géorgie à différentes époques.

Les historiens se penchant sur la médecine, et notamment Kurt Schprengler, pensent que la vaccination contre la variole par la méthode de la variolisation a été introduite en Europe via la Géorgie.

On estime qu'une partie des traditions médicales géorgiennes nous sont parvenues, une partie seulement existe dans la mémoire du peuple quand d'autres ont complètement disparu.

La Kakhetie est l'une des plus belles régions de Géorgie, située à l'est, partagée entre plaines et montagnes. Les plaines s'étirent le long des vallées Alazani et Lori et la partie montagneuse s'étend sur les pentes du Caucase et les chaînes montagneuses de Tsvigombori. La Kakhetie se compose désormais de huit districts : Akhmeta, Gurjaani, Dedoplistsqaro, Telavi, Lagodekhi, Sagarejo, Sighnaghi et Kvareli.

La nature est diversifiée et abonde de forêts, rivières et sources d'eau. Le climat est modérément sec. La région est célèbre pour ses céréales, des espèces uniques de raisins et d'excellents vins ... Vakhushti Bagrationi, un historien et géographe du XVIIIème siècle écrit : *cette partie du pays est très riche en céréales, fruits, animaux domestiques et sauvages, la volaille et les poissons ...*



Le fameux raisin kakhétien donnant d'excellents vins

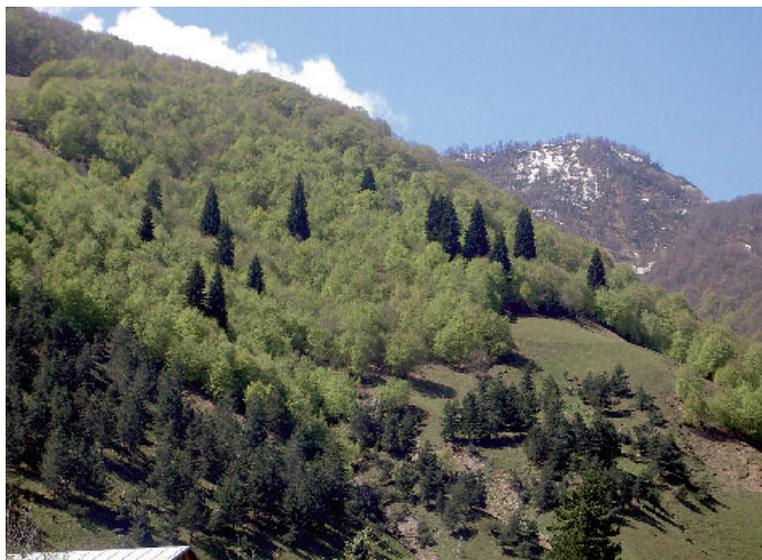
La médecine traditionnelle était d'un très bon niveau. Elle comprenait divers moyens et méthodes très efficaces comme la naturopathie et nombre de rites magico-religieux.

LA MÈRE ET L'ENFANT

En Kakhetie, comme dans toutes les autres parties de la Géorgie, la prise en charge médicale commençait bien avant le mariage du jeune couple, en recueillant des renseignements sur leurs antécédents car ils les considéraient l'épilepsie, la folie ou la tuberculose comme des maladies héréditaires ainsi que certains handicaps physiques comme le strabisme, la cécité ou le boitement. Quand ils découvraient l'un de ces maux dans une famille, en particulier chez la mariée, le mariage était très souvent annulé. Cette tradition montre la haute protection de la santé des jeunes.

La santé de l'enfant commençait en fait pendant la grossesse. La future mère n'était pas autorisée à exercer de travaux pénibles, de faire des mouvements brusques, de manger des aliments chauds, épicés, salés ou très gras. Elle était invitée à manger des légumes, des fruits, des produits laitiers. On pensait qu'un tel régime assouplissait le travail d'accouchement et garantissait une bonne santé au bébé.

Par le passé, la femme donnait naissance en position à genoux, à la maison assistée par la sage-femme locale. Si l'accouchement s'avérait difficile et prolongé, un berger, qui avait l'habitude d'aider à la mise bas des animaux, était invité pour aider la sage-femme. En cas de nécessité, ils changeaient la position pour l'accouchement. Le cordon ombilical était coupé par la sage-femme, et pour aider à sa guérison, elle posait une pâte de noix mâchées sur la plaie. Après s'être lavé soigneusement les mains à l'eau bouillie ou à l'alcool, elle mettait son index dans la bouche du bébé pour dégager le mucus de la gorge en pressant légèrement les amygdales. Ce geste servait à pétrir la gorge et était censé réduire les complications au niveau des amygdales (*chikvi*). *Chikvi*, en géorgien ancien, désignait la glande



Dossier spécial : Médecine traditionnelle de Géorgie

thyroïde. C'était le cas en Kakhétie aussi, mais ici l'*qiqvi* avait un sens plus large, cela comprenait aussi les amygdales et les glandes pharyngiennes en général. En Kakhétie, ce mot signifie également la maladie quand les glandes de la gorge gonflent et que les plaies s'ulcèrent et s'agrandissent (ST. Menteshashvili).

Pour au moins une semaine, mais jamais plus de 40 jours, le nouveau-né était mis sur un *khochichi*, petit berceau (selon Sulkhan-Saba Orbeliani, lexicographe géorgien du 17-18ème siècle), emmaillotté et fixé à lui. Le *khochichi* est un morceau de carton plat d'environ 40-45 cm de largeur et d'un peu plus en longueur, et auquel les petites jambes étaient parfois fixées à sa face inférieure. La mère pouvait allaiter le bébé emmaillotté au *khochichi* de cette manière, dans son lit. Lorsqu'elle était autorisée à se lever, le bébé était mis dans le berceau. Le matelas du berceau était bourré d'herbes sèches, bien que parfois un matelas de laine pouvait être utilisé. Mais on considérait le matelas d'herbes plus sain car il permettait au corps du bébé de ne pas être humide. Emmailloter le bébé au *khochichi* et ensuite le mettre dans le berceau garantissait un dos droit.

Parfois, une amulette (*satvalghvinchilo*), de perles noires plaines à pois blancs ou encore en coquillage ou ambre, était accrochée au berceau pour écarter le mauvais œil. Sous le matelas, un couteau à manche noir était placé pour tenir les mauvais esprits à l'écart. Tout cela était maintenu jusqu'à ce que le bébé ait été baptisé. Après, la croix de baptême protégeait le bébé de tous les maux.

En Kakhétie, d'autres méthodes magiques ont également été utilisées pour protéger le bébé et la mère. C'est ce que Reinegs, un médecin allemand, écrit à propos de ces traditions : « dans l'opinion publique (Kakhetians NM, N.CH.), les esprits aiment rester avec le nouveau-né et la mère, et leur causent de grands dommages. C'est pourquoi le poignard ou l'épée de l'époux, doit rester sous l'oreiller de la femme. Sur la couverture de la mère, un filet de pêche rouge est tendu et une balle est liée à chaque nœud d'angle afin de maintenir l'équilibre et empêcher l'esprit du mal de pénétrer sous la couverture. L'allaitement de la mère pouvait durer jusqu'à 40 jours et pouvait l'amener à souffrir du manque d'air frais jusqu'à ce qu'elle ait quitté son lit. »

De l'avis des Kakhétiens, les dommages infligés au nouveau-né par les mauvais esprits de l'air - le vent mauvais - étaient les plus dangereux. Cela arrivait le plus souvent après le coucher du soleil, quand les mauvais esprits étaient les plus actifs. C'est pourquoi on essayait de garder le bébé à l'intérieur car s'il était agressé par le mauvais esprit, il survivait rarement. Le bébé gardait généralement l'empreinte bleue de la main de l'Esprit du mal sur le dos. Il ne pouvait être exclu, quand le bébé décédait subitement et que des tâches bleues apparaissaient sur son corps, que la cause de sa mort ait une explication surnaturelle.

Si l'enfant était agité et pleurait beaucoup, c'était également imputé à un mauvais esprit. Habituellement, des racines d'*Inula helenium* étaient brûlées sous le berceau ou étaient disposées autour de celui-ci pour effrayer les mauvais esprits.

La mère du bébé allaitait dès le premier jour, lorsque le colostrum était bon pour l'estomac et ses intestins ; la mère, après s'être

débarrassée du colostrum obtenait du lait plus tôt. Il y avait des cas où la mère commençait à allaiter le bébé le deuxième ou le troisième jour, de sorte que le lait soit devenu plus pur. Jusque-là, on donnait au bébé une sorte de sucette, constituée d'un morceau de pain avec du sirop de sucre enveloppé dans un morceau de linge, il était très facile pour l'enfant de sucer. Le bébé était nourri de cette manière pendant quelques jours jusqu'à ce que sa mère commence à l'allaiter.

Le bébé devait être nourri au sein pendant au moins 12 mois et parfois la mère allaitait jusqu'à deux ou trois ans. Allaiter le bébé était la principale condition garantissant sa bonne santé. Une alimentation supplémentaire était donnée dès l'âge de trois ou quatre mois, principalement des bouillies fines d'amande-sol ou concassées, de la farine de blé, du yaourt, du bouillon de haricots rouges ... Quand le bébé avait 4 ou 5 mois, il pouvait goûter à toutes sortes de plats locaux ainsi que s'habituer à la cuisine de Kakhétie.

DIÉTÉTIQUE

En règle générale, la population rurale aimait les légumes et les produits laitiers, en plus de la viande. Celle-ci était consommée principalement lors des fêtes religieuses, le jour de la commémoration des défunts, aux mariages, etc. Les jeûnes religieux étaient strictement observés. Les plats de légumes, étaient principalement des bouillies et des purées, des légumes assaisonnés aux épices *Mkhali* et des soupes. Les soupes étaient préparées à partir de cerises cornalines séchées (*Cornus mass*) et bulbaces [*Prunus insititia*] cuites, puis épaissies avec de la farine et assaisonnée avec de l'ail et des légumes verts.

Beaucoup d'autres plantes ou de soupes de vins sédiments, *tkhle*, étaient cuits de manière similaire. Ces soupes étaient utilisées à la fois comme aliment et médicament : elles nettoyaient le corps et suscitaient l'appétit. La meilleure était celle de bulbaces, qui était très bonne, désinfectait et arrêtaient la diarrhée. Elle était recommandée également contre la dysenterie. Les cerises cornalines et bulbaces sont riches en vitamines, en substances diverses et possèdent de très bonnes propriétés médicales.

Les plats de fines herbes *Pkhali* étaient préparés avec de la mauve sauvage [*Malva sylvestris*], de l'ortie [*Urtica urens*], du chénopode [*Chenopodium album*], de la vipérine [*Lycopsis orientalis*], de la ciboulette [*Allium ursinum*], du pourpier [*Portulaca olerace*], de l'oseille [*Rumex*] et d'autres plantes. Elles étaient cuites, hachées finement et assaisonnées avec des noix concassées, de l'ail, des légumes verts ou des oignons mijotés dans un peu de graisse. Toutes ces plantes sont riches en vitamines et peuvent guérir diverses maladies.

Les plats à base d'oseille pouvaient soigner les troubles de la digestion et réduire l'aérophagie. Lorsque l'oseille était utilisée seulement comme médicament, elle était assaisonnée avec du sel et de l'ail, épaissie avec de la farine, réduite en purée et donnée au patient. Parfois, elle était trempée dans du lait chaud et posée sur

la partie ballonnée.

Quelques mots doivent aussi être dits à propos du vin de Kakhétie. De petites rations de vin faisaient



partie de l'alimentation quotidienne de tous les habitants. Comme un voyageur étranger disait : le vin de Kakhétie conservé dans des outres est très sain et fortifie le corps. Il ne provoque jamais la fièvre et est même censé guérir la goutte (M. Wagner).

Le vin de Kakhétie conservé dans des outres peut effectivement posséder des propriétés spéciales.

LES MALADIES INFECTIEUSES

L'alimentation légère riche en vitamines et le système de jeûne est considéré comme un mode de vie sain et cela doit aussi avoir influé sur le physique des Kakhétiens au sujet duquel Vakhushti Bagrationi a écrit : *Les hommes et les femmes sont beaux, souples, gracieux, libres et fiers...*

Mais l'alimentation équilibrée, le vin et la nature plaisante alentour ne sont pas suffisants pour garantir la bonne santé des gens. Le travail dur ou plutôt des conditions de vie difficiles et parfois le caractère spécifique de l'environnement naturel dans lequel ils vivaient ont causé la propagation de diverses maladies, dont le paludisme.

Depuis longtemps, les vallées de l'Alazani et lori sont considérées comme des foyers de paludisme : «*Les berges de l'Alazani et lori et les terres situées le long de leur cours sont très toxiques (Khashmiani), très chaudes et insupportables*», écrivait Vakhushti Bagratides.

Khashmi (le mot utilisé par Vakhushti Bagrationi pour décrire les endroits ci-dessus) selon la définition de Sul Khan-Saba Orbeliani, signifie «*vapeurs de marais*», fièvre. Il est la cause du paludisme et l'un des villages bien connu en Kakhétie Khashmi lui a donné son nom. A propos du village de Velistsikhe, un poème a même été composé :

Ce maudit Velistsikhe

*«Il y a une fièvre, un fléau pour tous,
Il a tué nos enfants
Enfla le nez des vieux».*

Et, en effet, par le passé, le paludisme a emporté beaucoup de vies. La population de nombreux villages, dont Khashmi, a quitté les habitations et s'est installée non loin de là. Les habitants se

sont simplement échappés – *gaikhiznen* ; l'origine de ce mot *khizvna*, Sul Khan-Saba le définit comme le moyen d'échapper à l'ennemi et aux maladies, c'est à dire que les gens abandonnaient les maisons pendant les invasions ennemies et les épidémies, *khizani* signifie réfugié. L'abandon de logements est l'une des plus anciennes méthodes de prévention des maladies épidémiques. C'est à cause de la malaria et de la peste qu'une partie des Indo-Européens ont abandonné leur terres et ont émigré (Gamqrelidze, Ivanov).

Les Kakhétiens traitaient le paludisme avec le plantain (*Plantago major*) ou avec une décoction d'ortie : les feuilles d'orties étaient lavées, mises dans l'eau et chauffées (le bac devait être fermé par un couvercle) jusqu'à ce que la moitié du liquide ait disparu. Un verre à vin de décoction était donné au patient trois fois par jour. Un autre remède consistait à mettre un jaune d'œuf dans une bouteille de vodka laissée dehors pour la nuit *afin que les étoiles la regardent* ; le lendemain, le jaune était battu et pris trois fois par jour.

En cas de fièvre, le patient était enveloppé dans un drap humide et pendant les frissons il était recouvert de couvertures chaudes. Selon certains informateurs l'urinothérapie a également été évoquée.

Après le séchage des marais et la plantation de vignobles et vergers et, bien sûr, grâce à l'introduction de la quinine, le problème du paludisme a été résolu.

Au cours des diverses épidémies de maladies infectieuses telles que la dysenterie, la peste, le choléra, la typhoïde ou l'anthrax, différentes méthodes étaient utilisées. La plus populaire était d'isoler le patient soit dans la maison soit à l'extérieur. Dans la maison, le patient se tenait dans une pièce séparée avec les affaires dont il avait besoin. Une vieille femme était désignée pour prendre soin de lui car on pensait que les personnes âgées ne craignaient pas les maladies infectieuses. Les fenêtres étaient ornées de branches de ronces et d'épines. Si l'épidémie avait touché tout le village ou tout un quartier, le terrain autour était labouré. Ces méthodes avaient une signification magique – car on pensait que la cause de ces maladies était en général les mauvais esprits et que ceux-ci ne pouvaient pas passer ni au travers des ronces ni du cercle labouré pour infecter d'autres personnes. Au-delà de la croyance, personne n'osait s'approcher de ces maisons ou de ces villages.

S'il était impossible d'isoler le patient dans la maison, il était déplacé. Dans la plupart des cas, il était installé dans le vignoble, dans les cabines dites de pluie. C'était une construction provisoire de brindilles ou de foin. Sa fonction principale était de fournir un abri à ceux qui travaillaient dans les vignes. Une autre fonction semblait être l'abri d'une personne malade. Ces cabines étaient utilisées non seulement lors des épidémies, mais aussi dans le cas d'autres maladies infectieuses comme la tuberculose.

La peste, le choléra et différentes sortes de fièvres typhoïdes ne sévissent plus en Kakhétie depuis longtemps et le nombre de cas de dysenterie a également baissé mais n'a pas

complètement disparu et parfois se rappelle au bon souvenir des habitants.

LES RÉPARATIONS DES FRACTURES ET LES MANIPULATIONS

Depuis l'Antiquité, les gens étaient très bien informés des moyens complexes et efficaces pour traiter diverses maladies, et ce sont des matériaux archéologiques qui nous le disent comme par exemple le crâne trépané qui a été découvert dans une sépulture datant de l'Age du Bronze (daté par K. Pitshelauri), et qui est considéré comme le plus ancien crâne trépané de Géorgie.

Dans un passé plus proche, à Nukriani vivait un guérisseur chirurgien connu : Gelashvili. Un de ses aïeux Sosia et sa femme Nato Kadagishvili traitaient différents traumatismes avec beaucoup de succès. Sosia affirmait avoir effectué également plusieurs trépanations. Leur descendant, Alexi Gelashvili a élargi son activité et traité aussi des maladies internes, il a également soigné des animaux domestiques (N. Gelashvili).

Cette information est très intéressante et peut être considérée comme une tradition ancienne, mais restait exceptionnelle, car aucun autre cas de trépanation n'a jamais été attesté en Kakhétie, mais il est évident que lorsqu'une opération sérieuse était nécessaire, les gens étaient pris en charge par les services de santé publique et consultaient des professionnels. Toutefois, aujourd'hui encore, certains blessés sont traités par les médecins et les guérisseurs populaires locaux.

Autrefois, être chirurgien était le privilège des hommes, mais quelques femmes ont aussi eu leur place et cela s'est avéré très fructueux. C'est sans doute dû au fait que bien souvent les guérisseurs héritiers ne se sont plus intéressés à la profession de leur père. Dans ce cas, les connaissances de la famille étaient transmises aux filles, mais cela restait très rare car lorsqu'elles se mariaient, elles emmenaient leurs secrets, venus des ancêtres, hors de la famille.

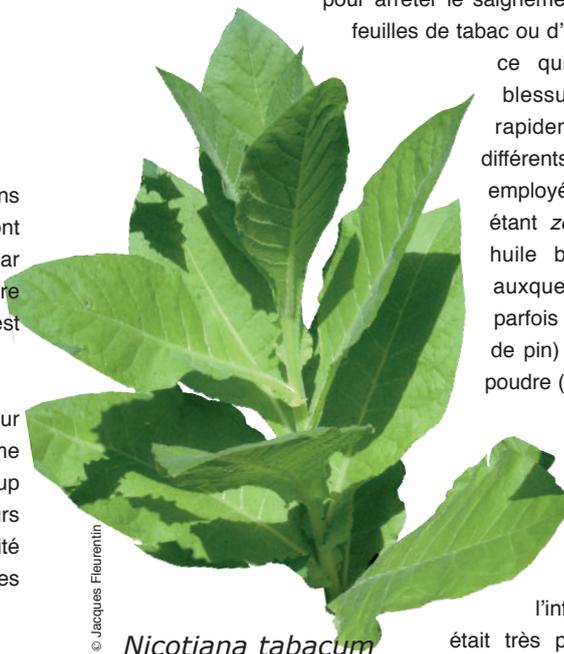
La séparation des spécialités médicales selon le sexe est caractéristique de la médecine traditionnelle, surtout dans les premiers stades de son développement. C'était presque pareil dans toute la Géorgie, les hommes étaient pour la plupart spécialisés dans les manipulations chirurgicales et les femmes pratiquaient des méthodes conservatrices de traitement. Loane Bagrationi (un encyclopédiste géorgien du 18-19ème siècle) écrit que les guérisseurs utilisant des herbes et des fruits comme médicaments étaient principalement des femmes.

Les chirurgiens guérisseurs locaux étaient très bien formés dans le traitement des luxations, des fractures, des plaies profondes et infectées, etc.

Beaucoup de gens en Kakhétie savaient que pour arrêter les saignements un peu de sel, des toiles d'araignée, des feuilles de tabac frais [*Nicotiana tabacum*], ou des feuilles d'achillée [*Achillea millefolium*] devaient être appliqués sur les plaies. Pour traiter les

plaies profondes le guérisseur du village était habituellement invité, il lavait la plaie avec de l'eau bouillie ou de l'alcool pour arrêter le saignement puis mettait des feuilles de tabac ou d'achillée sur la plaie

ce qui permettait à la blessure de guérir rapidement. A cet effet, différents onguents étaient employés, le plus populaire étant *zethsanteli* - cire et huile bouillies ensemble auxquelles était ajouté parfois de l'encens (résine de pin) ou de l'achillée en poudre (parfois les deux).



© Jacques Fleurenin

Nicotiana tabacum

La pommade contribuait à une guérison rapide de la plaie et protégeait de l'infection. Si la plaie était très profonde, elle était

tamponnée avec un *Ptila* ou *Patruki* (mèche ou tampon). Selon la définition de Sulkhan-Saba, *Patruki* est un cordon ou un brin de fibres de gaze, de coton ou de fibres de lin utilisé anciennement pour les bougies. Il est maintenant remplacé par de la laine de coton. Le tampon était saturé d'infusions de myriophylle ou de plantain, un peu de gras ou d'onguent. Selon le caractère, la profondeur et la couleur de la plaie, le guérisseur savait quel genre de tampons utiliser. Après quelques jours, il ouvrait la plaie, vérifiait l'état, changeait le tampon, saturant de nouveau avec la même infusion ou une autre pommade.

Certains guérisseurs, sur une plaie infectée qui n'avait jamais été traitée, appliquait en premier lieu une patte de lapin de manière à collecter tout le pus causant l'infection. Ensuite, en fonction de l'état de la plaie, un traitement avec des herbes, des onguents ou des tampons était mis en place.

Chaque guérisseur avait sa propre méthode. Certains pouvaient guérir des ecchymoses avec des feuilles de sureau [*Sambucus nigra*] pour refroidir l'endroit blessé et des feuilles de noyer pour résorber les hémorragies, ou encore utiliser un morceau de linge imbibé d'eau salée. Dans le passé, un foie ou un poumon de bétail était également utilisé pour jouer au début le rôle d'un cataplasme et ensuite pour agir comme une compresse chaude et faciliter la résolution de l'hémorragie. Si celle-ci ne se résorbait pas, des sangsues ou des ventouses étaient appliquées. Actuellement, les Kakhétiens ont recours à des ventouses ordinaires, mais avant ils utilisaient les cornes de bétail. Ils coupaient la corne et perçaient un trou dans l'extrémité conique. Le guérisseur faisait des incisions peu profondes avec un couteau bien aiguisé à l'endroit blessé, aspirait l'air à travers le trou fait à la pointe de la corne et scellait le trou avec de la cire fondue. Le vide qui en résultait faisait que la corne s'accrochait à la chair et suçait le sang souillé et inutile.

Les traumatologues villageois étaient capables de traiter les entorses. De ses mains habiles, le guérisseur examinait la zone blessée avec prudence, puis avec les doigts mouillés (parfois, il mettait un peu d'huile), il effectuait un léger massage ou roulait un œuf, après quoi il appliquait un pansement sur la blessure fait de blancs d'œufs battus souvent mixés avec de la résine de pin en poudre ou de la farine de blé et parfois de l'alcool. Cette pâte était appliquée à l'aide d'un morceau de linge lavé. Parfois une chaussette trempée dans l'eau salée était enfilée sur la jambe blessée.

Fréquemment, les guérisseurs traitaient les luxations par des étirements. Après avoir remis l'articulation, une fixation était placée. Une luxation de l'épaule était considérée comme la plus difficile et que tous les guérisseurs n'étaient pas capables de guérir.

Les réparations de fractures y compris la remise en place des os, se faisaient par un léger massage et l'application de pansements de fixation et des attelles.

Pour le traitement des fractures, des racines de « Sceau de Salomon » [*Polygonatum verticillatum*] étaient utilisées, fouettées dans l'eau ou trempées dans du lait, puis étalées sur un morceau de linge et posées sur la blessure, sur laquelle de l'alcool ou de l'huile était frottée. La bouillie de racines de sceau de Salomon, une fois séchée, fixait la fracture comme un plâtre.

Mariam Chikaidze-Gigilashvili, originaire du village de Kondoli, pouvait même traiter les fractures de la colonne vertébrale. Ses doigts étaient devenus si sensibles grâce à sa pratique qu'elle pouvait trouver immédiatement la vertèbre fracturée ou déplacée, puis, elle la remettait en place avec ses doigts et, après application de la pommade familiale, elle couvrait la zone blessée.

Les fractures des côtes étaient traitées avec une peau de mouton fraîchement tué enroulée autour des côtes du patient et fixée sur le corps avec des cordes. Après séchage, la peau était serrée pour garder les côtes dans la bonne position.

Nous avons eu l'occasion de travailler avec l'un des guérisseurs du village de Magharo, Alexander (Lexo) Shaishmelashvili (quartier Sighnaghi), il a reçu son savoir de ses ancêtres. A l'époque, il était âgé de 85 ans et était la septième génération de guérisseurs de sa famille. Il était toujours actif et pratiquait la médecine avec succès. Il guérissait les ligaments déchirés, les entorses, les luxations articulaires et les fractures. Dans le cas de luxation des ligaments, il massait légèrement pour, comme il disait, les remettre à leur place, puis faisait de nouveau un massage sur la zone lésée puis posait un bandage imbibé d'un onguent traditionnel.

Il traitait également les luxations par étirements. Sa méthode de traitement pour une luxation de l'épaule était originale : il plaçait une sorte de tube sous l'aisselle du patient, s'emparait de ses deux extrémités, il tirait vers le haut et l'os reprenait sa place d'origine, il posait ensuite une fixation. Si le patient se plaignait de maux de dos, il se penchait sur lui pour trouver la cause de la douleur. Si nécessaire, il étendait le patient sur le dos sur une planche de bois ou tout simplement sur le sol, puis il attachait ses jambes à un

arbre, mettait un mouchoir sous le menton et le tirait en arrière. Après ces étirements, il bandait le dos avec un morceau de toile sur laquelle il avait appliqué un onguent.

En général, il suffisait à un guérisseur expérimenté d'examiner la zone blessée avec ses mains pour savoir de quel type de traumatisme il s'agissait. Il exerçait une légère extension sur la partie blessée et selon le son qui en résultait, il était capable de déterminer s'il y avait une fracture ou un traumatisme d'un autre type. Comme le disait Lexo « son oreille était si bien formée que, par le bruit, il lui était très facile de déterminer la nature du traumatisme ». Pour traiter une fracture, il remettait soigneusement les os à leur place, appliquait la pommade de sa propre fabrication sur la blessure et enfin la couvrait. La pommade était préparée de la manière suivante : à des blancs d'œufs battus, il ajoutait un peu de farine et *Eremurus spectabilis*, dont les racines étaient séchées et pulvérisées (Les guérisseurs achetaient de la poudre d'*Eremurus spectabilis* aux cordonniers). Il répandait la préparation en couche mince sur un morceau de linge puis bandait la fracture, sur laquelle il posait des attelles. Après environ une semaine, il enlevait le pansement et si la peau était noircie, cela signifiait que l'os n'était pas bien guéri, il continuait le traitement. Si la peau du patient avait repris une couleur normale, s'il n'y avait plus de douleur et qu'au toucher, la fracture ne se détectait plus, le patient était considéré comme guéri. Comme disait le guérisseur « les os jeunes guérissent très rapidement, une semaine est tout à fait suffisante. Les vieux os demandent plus de temps ». Lexo Shaishmelashvili traitait également les fractures des côtes, mais pas avec une peau de mouton. Il utilisait sa pommade avec la même herbe en poudre. Il considérait les fractures ouvertes très difficiles à guérir et n'entreprenait jamais de traitement.

LES BARBIERS

En Kakhétie, certaines manipulations chirurgicales étaient réalisées par les barbiers. Leur occupation principale était de couper les cheveux des hommes et de les raser, mais parallèlement ils en exerçaient d'autres comme les saignées et les extractions de dents. Nous avons eu l'occasion de travailler avec une descendante de l'un des salons de coiffure qui nous a parlé de l'expérience de ses ancêtres. Martia Goginashvili avait 79 ans. Son père et son oncle avaient une pratique large : ils extrayaient des dents et pratiquaient des saignées de deux façons : par application de sangsues derrière les oreilles du patient et par incision au couteau bien aiguisé (*nestari*) ; celui-ci était utilisé pour libérer le sang de la veine principale du front. Lorsque la pression artérielle était élevée, ils frottaient le front du patient et incisait légèrement avec la pointe d'un petit couteau bien aiguisé. Le sang noir, le mauvais sang superflu, coulait puis, lorsqu'il avait changé de couleur et devenait plus clair, ils appliquaient du coton chauffé sur l'incision. Les Goginashvili étaient également compétents pour guérir les mammites (*sabedsuri*).

Il était bien connu qu'à partir de la civilisation orientale, la pratique des barbiers incluait des activités médicales. Au Moyen Age, il y avait un syndicat des coiffeurs, qui, en plus d'enseigner leur spécialité propre, fournissait des connaissances médicales.

Dossier spécial : Médecine traditionnelle de Géorgie

On a observé le même phénomène dans le reste de la Géorgie. Dans le décret de Loane Bagrationi (Sjuldeba) il est écrit que « *le chef des barbiers doit enseigner à ses disciples, fournir à chacun d'eux un rasoir, un petit couteau pointu (nestari-lancette) et des outils pour les barbiers et les envoyer dans différents villages où ils étaient formés pour la saignée et l'application de ventouses, de sorte qu'ils ne causent pas de dommages ou qu'ils ne condamnent pas les malades par leur ignorance* ».

Sur la base des matériaux ethnographiques recueillis en Kakhétie, quelques coiffeurs avaient été engagés pour exercer leur pratique médicale. Comme il a été précisé ci-dessus, un barbier extrayait les dents et prélevait le sang. Certains d'entre eux pouvaient faire plus, notamment Tepho, barbier à Kakabeti dans les années 1930-1940, et avaient une pratique assez large. Tepho était très efficace dans le traitement des enfants souffrant de *Khunagi* (diphthérie). *Khunagi*, en plus de la diphthérie, signifie parfois une inflammation aiguë des amygdales. En cas de *khunagi*, les amygdales de l'enfant étaient enflées et suppurait et la luette était également gonflée. Tepho faisait couler le sang de la fontanelle encore molle en incisant la veine en croix, puis appliquait une ventouse pour laisser s'échapper le sang gâté et l'enfant se sentait mieux. Il excellait également dans le traitement des traumatismes divers.

Sosana (Joseph) Veshapidze, de Khashmi était aussi un coiffeur très connu, il pouvait traiter certaines maladies internes avec des médicaments faits maison. Comme Tepho, il vécut au cours de la 1ère moitié du 20ème siècle. Il soignait la diphthérie et l'amygdalite avec une méthode très originale : il nettoyait une bougie de stéarine avec de l'alcool, puis appuyait plusieurs fois légèrement sur la luette et les amygdales de l'enfant, ce qui faisait sortir le pus. Si cette méthode échouait, il perçait les glandes et la luette avec une lancette. Il attachait la lancette à un morceau de fil ou de ficelle et l'introduisait dans la bouche de l'enfant et, avec la pointe aiguë il perçait la luette et faisait ainsi sortir le pus. Il essuyait le sang et le pus avec un peu de coton imbibé de vinaigre, puis bandait la gorge du patient avec un *tqlapi* (galettes de prunes séchées) et un foulard.

Sosana Veshapidze traitait également *sabedsuri*, la mammite. D'abord, il utilisait un procédé thermique avec une compresse de feuille de chou. Si cela ne fonctionnait pas, il examinait la poitrine avec ses doigts pour détecter le bon endroit, appuyait légèrement avec la pointe de son bistouri et faisait une petite incision. Quand le pus commençait à suinter, il lavait la plaie et mettait un petit tampon de coton. Après cela, il traitait l'incision avec un onguent de sa propre préparation. Il utilisait le même onguent pour arrêter les saignements après la saignée. Les principaux ingrédients de la pommade étaient du pin ou de la résine de sapin et du beurre. Lorsque les amygdales d'un enfant étaient enflées et suppurait, il n'était pas toujours jugé nécessaire de faire appel à un barbier. Les femmes Kakhétiennes étaient également compétentes dans cette pratique et leurs méthodes étaient souvent différentes de celles des hommes et chacune avait sa propre manière de manipuler. L'une des guérisseuses faisait bouillir un cocon de ver à soie, quand il était devenu comme de la laine de coton, elle le sortait, l'aplatissait et le mettait de côté. Quand un patient lui était amené, elle enveloppait le coton maison autour de son index, le

trempeait dans du gros sel gemme, puis le mettait dans la bouche de l'enfant en pétrissant et en massant le gonflement des ganglions pour faire sortir le pus. Avec le même doigt, elle nettoyait la gorge de l'enfant et ensuite faisait faire un gargarisme avec la décoction de coing. Après quoi, elle plaçait une compresse, *tqlapi*.

Une autre experte de la gorge utilisait la grenade [*Punica granatum*] en jus bouilli très épais. Elle trempait son index enveloppé dans un morceau de tissu doux et massait les glandes du patient.

UROLOGIE

Certains chirurgiens traditionnels locaux retiraient les pierres de la vessie. Selon les données historiques, il y en avait plusieurs connus en Kakhétie pour cette pratique -*meshirime*-, tels que les frères Simon et Giorgi Lagulashvili du district de Telavi. En 1809, ils ont effectué avec succès plusieurs opérations, dont une sur un garçon de 6 ans qui a été complètement guéri. Ils ont reçu officiellement une autorisation d'exercer la médecine. Cette information est fournie par Edward Eichwald, un scientifique allemand.

Zacharia Lomidze, de Vakiri, pratiquait également la gynécologie et retirait les pierres de la vessie. Il traitait des patients non seulement en Kakhétie mais aussi dans la province de Kartli, à Gandja et Bakou. En 1830, dans un hôpital militaire en présence du médecin Nicholas Veliaminov, il a effectué une opération réussie sur un garçon de cinq ans. Sur la base de cette opération, Zacharia Lomidze a officiellement été autorisé à effectuer ces opérations.

Selon les données ethnographiques existantes actuellement, il est difficile de déterminer par qui et de quelle manière ces opérations étaient pratiquées.

La pratique de la *meshirimeoba* gynécologique (la lithotomie c'est à dire l'extraction des pierres de la vessie) était connue en Géorgie depuis la nuit des temps. S'il y avait des pierres dans la vessie qui ne pouvaient être guéries, le *meshirime* (spécialiste en suppression de pierres) devait les extraire, ce qui est mentionné dans un manuscrit médical du 11ème siècle.

En comparant les méthodes traditionnelles chirurgicales de Kakhétie grâce aux données officielles médicales, il est clair que dans la plupart des cas, les principes de leurs méthodes curatives étaient identiques c'est-à-dire le traitement des blessures : le traitement préliminaire de la plaie, le nettoyage, l'arrêt des saignements, la vérification de la guérison rapide de la blessure, l'utilisation de tampons pour guérir les blessures profondes, remise en place des os, la fixation, l'immobilisation des fractures, etc

La même chose est constatée à propos de la lithotomie. Au début du 20ème siècle, un célèbre médecin géorgien Abel Lashvili, qui a également étudié la médecine traditionnelle, a écrit que le principe utilisé était le même que celui de la médecine moderne c'est à dire l'extraction des pierres de la vessie par le périnée. La seule différence était que les guérisseurs effectuaient la manipulation

avec leurs doigts au lieu d'utiliser une sonde. Ce fait atteste de l'efficacité de la méthode gynécologique traditionnelle.

AFFECTIONS DIVERSES

Brûlures, peau, gorge, oreilles, nez et autres affections ont également été traitées avec beaucoup de succès en Kakhétie. Presque chaque village avait son propre médecin traditionnel qui pouvait guérir une ou plusieurs maladies. Certains ont également été versés dans les secrets des incantations. Sans compter que la plus grande partie de la population était au courant des méthodes de traitement de certaines maladies, et était informée sur les propriétés médicinales des plantes, telles que le plantain, la marjolaine [*Origanum vulgare*], la chélidoine [*Chelidonium majus*], le millepertuis [*Hypericum perforatum*] et d'autres.

Si quelqu'un attrapait un rhume ou se sentait mal, il n'allait pas voir un médecin. On lui donnait de la vodka très forte à boire, parfois assaisonnée à l'ail et au poivre, ou de l'ail chaud. S'il avait de la fièvre, il était mis au lit et était frotté avec du vinaigre ou de l'alcool. On lui donnait des framboises [*Rubus idaeus*] et des fleurs de tilleul [*Tilia*], qu'on appelle du thé maintenant, on le couvrait chaudement pour qu'il sue, parfois un morceau de linge trempé dans de l'eau froide avec des fanes de betteraves ou de feuilles de chou était placé sur le front du patient.

Lorsque le patient avait une très forte fièvre et se sentait très mal, il était enveloppé dans un drap de lin mouillé avec du babeurre car il était froid et faisait sortir la fièvre. Ensuite, il était de nouveau couvert chaudement.

En cas de mal de gorge, divers liquides étaient utilisés en gargarisme : eau tiède salée, vinaigre, prune acide [*Prunus divertika*] ... Ces gargarismes réduisaient le processus inflammatoire et amélioraient l'état du patient.

Différents types de compresses pour la gorge étaient très populaires, en particulier celle de purée de prunes acides séchées sous forme de galettes (*tqlapi*). Sur un mouchoir, plié dans la longueur, un morceau de papier paraffiné d'environ 4-5 cm de large avec les *tqlapi* de poudre parfois sucrée, était placé tout autour du cou. Des feuilles de chou pouvaient remplacer le papier. Les médecins villageois étaient très bien formés dans l'application de telles compresses. Certains, en plus de traiter un mal de gorge, pouvaient aussi souffler dans le nez du patient, d'autres encore ont été formés uniquement pour cette dernière procédure en cas d'encombrement, de respiration difficile ou encore quand le froid durait longtemps. Le guérisseur nettoyait d'abord le nez avec un morceau de coton imbibé d'alcool, puis soufflait dedans. Lorsqu'un haricot ou une graine de tournesol était coincé dans le nez, un léger massage était nécessaire. Le guérisseur caressait le nez à plusieurs reprises avec ses doigts experts et lorsqu'il détectait l'objet étranger il le poussait lentement vers le bas de la narine. Pour traiter les rhumes, des tampons imbibés de jus d'ail ou de vinaigre étaient utilisés. L'inhalation de la vapeur de pommes de terre chaudes était aussi très courue. Parfois, on avait recouru à la magie. La personne malade se tenait sous l'eau courante, nettoyait son nez et devait dire :

«J'ai attaché mon rhume, lié très serré
sur le dos du chien noir,
Le chien se sauva, mon rhume est tombé dans l'eau.»



Althaea officinalis



Ficus carica



Ziziphus jujuba

Dossier spécial : Médecine traditionnelle de Géorgie

Ces mots devaient être répétés trois fois, et alors le rhume tombait dans l'eau et s'écoulait au loin. Lorsque le rhume était compliqué par une toux, alors un traitement à la fois interne et externe était préconisé. En Kakhétie, beaucoup de plantes médicinales étaient connues pour guérir la toux, les meilleures d'entre elles étant des décoctions ou infusions de racines de réglisse [*Glycyrrhiza glabra*], le coeur et les feuilles de coing [*Cydonia oblonga*], de jujube [*Ziziphus jujuba*], de marjolaine, de baies de rose sauvage [*Rosa canina*], de millepertuis, de fleurs de tilleul, de guimauve [*Althaea officinalis*], de [*Satureja laxiflora*] et de figes sèches [*Ficus carica*]. Les fines herbes étaient utilisées à la fois fraîches et en décoctions. Le dosage n'était pas fixe : une poignée d'herbes fraîches ou séchées était bouillie dans deux ou trois litres d'eau jusqu'à ce que la moitié de l'eau se soit évaporée, puis le liquide était filtré et donné au patient dans un verre à vin trois fois par jour. La préparation des infusions nécessitait beaucoup moins d'eau, environ deux ou trois verres d'eau bouillante était versée sur une poignée d'herbes, puis le récipient était enveloppé chaudement et laissé toute la nuit. Dans la matinée, l'infusion était filtrée et donnée au patient trois fois par jour, parfois avec du miel dissous dans l'eau chaude.

La graisse de chèvre était considérée comme le meilleur remède contre la toux. Au cours d'une mauvaise toux, un mélange de graisse de chèvre avec du lait chaud ou du lait de chèvre pur était donné au malade. Parfois, on frottait le thorax du patient avec cette graisse de chèvre. Par le passé, on enveloppait la poitrine de la personne malade dans une peau de chèvre. En plus de cela, un morceau de papier bleu frotté avec de la graisse de chèvre ou d'une feuille de chou sur laquelle du miel était étalé servait à bander la poitrine du patient.

Certaines plantes médicinales étaient connues en médecine traditionnelle géorgienne, comme dans le manuscrit médical du 11^{ème} siècle pour soigner une forte toux et un souffle court : 20 grammes environ de réglisse devaient être broyés et tamisés, mélangés à du miel et conservés dans un récipient ; cinq grammes de celui-ci étaient donnés au patient à jeun.

Les plantes mentionnées ci-dessus étaient données aux patients souffrant de tuberculose pour calmer la toux et améliorer l'état général du malade. Aucune autre méthode efficace pour traiter la tuberculose n'est connue dans la médecine populaire, mais on ne savait pas que ces patients avaient besoin de soins spéciaux.

En général, il était admis que la tuberculose était causée par la pauvreté, la vie dure, l'exposition au froid et la faim. Il était également dit que de grandes inquiétudes et les malheurs pouvaient induire la maladie. C'est pourquoi le malade devait éviter d'être préoccupé et nerveux. Outre que ces patients étaient soumis à un régime alimentaire spécial, la graisse abdominale était considérée comme un très bon médicament pour la tuberculose, mélangée avec des œufs crus pour obtenir un beurre frais aromatisé avec du miel. Le miel devait être consommé avec le nid d'abeilles et on estimait qu'il possédait d'excellentes propriétés médicinales, étant donné que les abeilles recueillent le nectar de toutes sortes de plantes ayant chacune des propriétés médicinales, le miel pouvait donc guérir toutes les maladies.

Une telle prise en charge et un traitement plus ou moins prolongé améliorait la vie des personnes atteintes de la tuberculose.

Si une infection de l'oreille causée par le froid survenait, quelques gouttes d'alcool ou d'huile chaude étaient versées dans l'oreille du patient ou un linge trempé dans de l'eau salée chaude était appliqué dessus. Lorsque la douleur était forte et persistante, le guérisseur du village était consulté. Il traitait alors les maux d'oreille avec une ventouse spéciale en verre recouverte d'un morceau de papier bleu trempé dans de la cire fondue et enroulé en forme d'entonnoir. Le médecin introduisait l'extrémité conique dans l'oreille du patient et mettait le feu à la partie supérieure et large. Le papier brûlait lentement et réduisait la douleur progressivement.

Les médecins en ont conclu que la ventouse en verre exerçait une sorte d'aspiration. Et l'on observe d'ailleurs que dans la médecine occidentale moderne, en cas d'otite chronique, le conduit auditif externe et l'oreille moyenne sont nettoyés par aspiration (Lobjanidze).

Lors de maux de dents les patients sont invités à garder un peu d'alcool dans la bouche pendant un certain temps et à mettre une gousse d'ail sur la dent malade. Si la douleur était insupportable, le barbier était alors appelé en renfort.

La gingivite, accompagnée de gencives rougies et douloureuses, était traitée avec de l'écorce de chêne ou de grenade : il était recommandé de rincer sa bouche avec la décoction. Des infusions ou des décoctions de germandrée sauvage [*Teucrium chamaedrys*], de camomille (*Leucanthemum vulgare*) ou de queue de cheval [*Ephedra procera*] étaient aussi préconisées car on pensait qu'elles réduisaient la douleur et l'inflammation.

Les maux et les yeux rougis, parfois accompagnés d'un écoulement purulent, étaient traités avec du lait de femme, mais celle-ci devant être la mère d'une fille, le lait de la mère d'un garçon n'étant pas un bon



médicament, parce qu'on pensait qu'il était trop fort et pouvait brûler les yeux du patient. Si quelque chose s'était introduit dans l'œil, un petit morceau de graisse de caille ou de lapin servait au nettoyage de l'œil de façon tout à fait indolore. En général,

ceux qui avaient souffert des yeux allaient au monastère de Bodbe et se lavaient les yeux avec l'eau de la source de Saint-Nino.

AFFECTIONS CUTANÉES

Les différents types de brûlures étaient soignés de différentes manières. Lorsque la peau était rouge et que le patient sentait une douleur assez légère, une demi pomme de terre ou un cataplasme de chaux trempée dans l'eau était appliqué sur la brûlure pour la refroidir. L'alcool et certains types de matières grasses - saindoux ou l'huile de tournesol - était frotté sur la brûlure, on utilisait également le vinaigre et des sédiments de vin fermenté.

Lorsque la peau gonflait et que des cloques apparaissaient sur la brûlure, au début, on séchait la surface de la zone affectée avec de la farine de blé ou d'orge pour après utiliser des pommades, principalement celle préparée à partir d'huile et de cire bouillies ensemble, et que l'on appelle *zetsanteli*. Ces onguents étaient également employés avec succès sur des plaies infectées et d'autres complications purulentes de la peau. Certaines pommades plus complexes étaient composées de saindoux et de cire bouillies ensemble à quoi étaient ajoutés de la résine de pin (encens) et des blancs d'œufs. Elle étaient préparées par des praticiens villageois et étaient utilisées pour soigner les blessures graves. De plus, la composition de certains onguents maison était gardée secrète.

Certains guérisseurs avaient recours à des incantations :

Eli elavda, meli melavda *

*«La mer sifflait, les sables se déplaçaient
Le prêtre roux labourait la mer et semait les sables
Qui a jamais vu labourer la mer et semer les sables ?
La brûlure, qui s'est aggravée le troisième jour,
Deviens plus douce et arrête de faire mal,
La prière est la mienne, la guérison est de Dieu.»*

L'incantation était récitée lentement d'une voix calme et monotone par une femme âgée, en même temps qu'un cataplasme de refroidissement était mis sur la brûlure et que de la pommade était ensuite appliquée dessus. D'une part la pommade et d'autre part l'incantation agissaient ensemble pour apaiser la douleur.

Différents types d'infections cutanées comme les abcès sous-cutanés, furoncles et anthrax -abcès sous-cutané beaucoup plus grave pénétrant profondément dans la chair- étaient traités de différentes manières. Un furoncle commun était lavé avec de l'alcool ou de l'eau, puis le guérisseur, après avoir mis un peu d'oignon ou de pomme rôtie posait un bandage. Dans la plupart des cas, on appliquait des feuilles de plantain ou de mûre [*Rubus* sp.] sur la zone suppurante. Ces plantes facilitaient l'accumulation de pus en un seul endroit (maturation du furoncle) pour ensuite le faire sortir. La graisse de lapin pouvait être utilisée dans le même but. Si le pus ne voulait pas sortir, le furoncle était transpercé par une épine de hérisson et le pus sortait en suivant la racine. L'anthrax était traité de la même manière, mais le processus prenait beaucoup plus de temps, environ 9 jours.

Pour la guérison de certaines maladies de peau, des incantations étaient récitées ; les symptômes de la Tricophitia, qui touchait principalement les enfants, démangeaisons et douleurs de la face, étaient traités habituellement avec de l'ail écrasé, du jus de concombre d'âne [*Ecballium elaterium*] c'est à dire le liquide laiteux accumulés dans ses tiges, en récitant au même moment :

*«Cette maladie a labouré un champ
Le loup a été attelé au lieu du bœuf
Le serpent a été utilisé à la place du harnais,
Le loup est crevé, le serpent a éclaté
La racine du mal est sortie.»*

Pendant qu'on récitait l'incantation trois fois, la zone touchée était encerclée avec un morceau de charbon de bois pour que la maladie ne se propage pas.

Les incantations accompagnaient le traitement des furoncles et de l'érésipèle. Comme le rapportent certains informateurs, l'érésipèle cause une douleur aiguë. La peau rougit un peu, mais si elle n'a pas été prise en charge rapidement, la rougeur s'intensifie, la douleur et la température corporelle augmentent. La personne malade a mal partout et grelotte de froid. Le praticien traditionnel caressait soigneusement la région touchée avec du sucre candi et appliquait *Phelypaea coccinea* ou de la mauve (trempée dans du lait de vache). Certains réduisaient ce mélange en poudre avec de la farine de blé ou frottaient avec de la crème, en même temps qu'ils déclamaient des incantations, toujours d'une voix monotone :

*«Au nom de Dieu, Père et Fils,
Je dirai cette incantation pour votre affliction,
Votre maladie est venue, rampant comme un blaireau,
Elle a couru jusqu'au Christ : où vas-tu, oh, maladie ?
Je dois entrer dans le corps de l'homme et le consumer,
Et lui lécher les os propres.
Quel est votre remède : le lait de la vache rousse, des
bonbons au sucre et la plante Pirmze (*Phelypaea coccinea*)*

(Puis le guérisseur élevait la voix et disait menaçant)

*Sortez, sortez de votre plein gré,
Ou je vais vous conduire par le mugissement du taureau noir,
par les aboiements du chien méchant,
par le chant du coq noir,
par le sifflement du serpent noir
(Puis le guérisseur baissait la voix et disait)
La prière est la mienne, la guérison est à Dieu
Que Saint Georges ait pitié de vous.*



Dossier spécial : Médecine traditionnelle de Géorgie

Quand il récitait l'incantation, le praticien transperçait plusieurs fois un morceau de charbon de bois avec un couteau à manche noir.

Le rituel était répété pendant trois ou quatre jours. Il est rapporté que le patient se calmait, la douleur s'atténuait et l'érysipèle guérissait progressivement. Ce processus était facilité par *Phelypaea coccinea* et la mauve qui possèdent des propriétés apaisantes et anti-inflammatoires.

En Kakhétie, la «brûlure de rêve» a été considéré comme une maladie de peau. Cette maladie apparaissait soudainement. La personne se réveillait le matin en constatant qu'elle était couverte de petites taches rouges sur le corps, principalement sur le visage, qui brûlaient et démangeaient. La méthode de traitement est très intéressante : il était d'une importance primordiale que le médecin ait été frappé par la foudre ou soit d'une famille dont un des ancêtres ou les médecins eux-mêmes aient été témoins du fait, et aient réussi à toucher une étincelle. Après cet événement, la personne avait acquis le pouvoir de traiter les brûlures de rêve, et cela durera pendant sept générations.

Dans le village d'Anaga nous avons eu l'occasion de travailler avec le guérisseur de brûlures de rêve, Zurab Merebishvili. C'est un représentant de la troisième génération de la famille dont les membres ont été frappés par la foudre. Un éclat de la foudre était tombé sur le frère de son grand-père qui fut le premier à acquérir cette capacité. Il frappait un silex contre un petit morceau de fer, produisant ainsi des étincelles dont l'une d'elles devait tomber sur la zone touchée. Le guérisseur mettait un peu d'eau dans sa bouche et la vaporisait sur la brûlure après la procédure des étincelles. Comme nous l'avons dit, après un tel traitement la brûlure de rêve disparaissait miraculeusement. Les feux brûlaient la brûlure de rêve, mais il fallait tous les secrets de cette méthode, l'eau pulvérisée refroidissait la brûlure et le patient ne la sentait plus, ce qui rendait le processus de guérison plus facile. De tels miracles se produisaient dans la médecine populaire, par exemple dans le traitement des verrues. Comme on le sait les verrues étaient traitées de différentes manières, par exemple avec du sel et des incantations récitées au moment de la nouvelle lune. On frottait la verrue avec un peu de sel que l'on jetait dans l'eau et la verrue disparaissait de la même manière que le sel fondait. On pouvait aussi utiliser une pomme : au moment de la nouvelle lune, une pomme était coupée en deux, la moitié était consommée par le patient, l'autre servait à frotter la verrue puis était enterrée dans le sol. On disait alors que, lorsque la pomme avait disparu, la verrue avait disparu à son tour. Un des guérisseurs pensait que la meilleure méthode de durcissement des verrues était de faire peur tout à coup au patient. Après cela, les verrues disparaissaient.

Le traitement des verrues avec différentes sortes de rituels magiques était répandu en médecine traditionnelle. Il est effectivement avéré qu'après un tel traitement, la verrue disparaît, c'est pourquoi certains scientifiques s'y sont intéressés. Robert Sammons, un scientifique américain, a étudié ce problème en le comparant avec les données de la médecine moderne et est arrivé à la conclusion que les rituels magiques ont un effet hypnotique sur les patients, renforce leur système immunitaire, ce qui entraîne la disparition des verrues.



LES MALADIES DU SYSTÈME DIGESTIF

En Kakhétie, les douleurs du tube digestif, du foie ou des reins sont très fréquentes. En médecine populaire, le mot douleur *tkivili* signifiait diverses maladies de tel ou tel organe. Une telle utilisation de ce mot est caractéristique non seulement de la médecine populaire mais aussi de la médecine officielle médiévale géorgienne. Dans les anciens manuscrits géorgiens, on rencontre souvent les expressions suivantes : chapitre ... sur les douleurs du foie, chapitre ... sur les maux de tête. Les maladies sont regroupées selon leurs symptômes et, dans certains cas, leurs noms concrets peuvent être mentionnés.

Les Kakhétiens pensent que toutes ces maladies sont causées par une alimentation irrégulière, très grasse, épicée ou trop salée, utilisant des produits de mauvaise qualité, par la consommation excessive de vin et d'alcool en général et par l'exposition au stress physique et psychologique.

Le docteur Koturnitski, un membre de la Société médicale du Caucase impérial, qui a étudié la description médico-topographique de la vallée d'Alazani, à savoir la géographie de propagation des maladies dans cette région, estime que l'une des raisons du grand nombre de maladies du tube digestif, du foie et des reins a été le paludisme. A son avis, bien souvent, la fièvre touchant ces organes provoque diverses maladies. Il a également estimé qu'une telle fréquence des maladies du tube digestif a été facilitée par la consommation de fruits pas assez mûrs, pratique très populaire en Kakhétie.

Pour les maux d'estomac, on donnait des décoctions de fleurs de menthe ou de tilleul, c'est à dire du thé, pour atténuer la douleur. Si le patient était constipé, il recevait une cuillerée à soupe d'huile ou de yaourt géorgien (*madsoni*) dissous dans de l'eau le matin à jeun. Si le patient souffrait de diarrhée, le remède des anciens consistait à prendre une décoction de peau de grenade ou de poire sauvage [*Pyrus caucasica*] ou encore des graines de rumex. En règle générale, la décoction de renouée des oiseaux [*Polygonum aviculare*], marjolaine, plantain, achillée, chélideine [*Chelidonium*



majus], millepertuis, calépine irrégulière (*Calepina irregularis*) et myrtille [*Vaccinium myrtillus*] prise dans un verre de vin trois fois par jour était considérée comme le meilleur remède. Le dosage n'a pas été précisé, mais habituellement les plantes sont mesurées par poignées.

Au printemps et en été, les plantes médicinales étaient utilisées fraîches, en fin d'automne et l'hiver séchées. Les plantes médicinales étaient récoltées principalement à la fin du printemps, lors de la floraison. Par le passé, les plantes étaient collectées loin des villages, dans des endroits propres, principalement vers le 7 mai ou le jour de l'Ascension. Ils commençaient tôt le matin, avant le lever du soleil ; *plus tôt vous ramenez les herbes à la maison, meilleures elles sont*, disent les Kakhétiens. Les plantes étaient d'abord disposées sur le sol à l'ombre, en évitant que le soleil ne tombe directement dessus, puis elles étaient liées en grappes et suspendues dans des endroits frais et à l'abri, comme la cave, le grenier ou sur une véranda couverte.

On traitait l'estomac dit « abaissé ». Il est difficile de déterminer exactement ce que ce terme désigne. Abel Lashvili pense qu'il regroupe plusieurs maladies du tube digestif. On dit que l'estomac abaissé était causé par le soulèvement de choses lourdes. Il est accompagné d'une douleur aiguë. Habituellement, le médecin traditionnel local était appelé, il mettait le patient sur un divan et examinait son abdomen avec ses mains pour sentir si l'estomac était abaissé. Il plaçait ensuite un bol de terre cuite ou un tamis sur le nombril, puis un mouchoir sous sa taille et attachait le bol ou le tamis, en serrant le noeud lentement. L'estomac commençait à flotter et à reprendre sa place. Ensuite, l'abdomen était bandé sous le tamis pour garder l'estomac dans la bonne position pendant plusieurs jours. Celui qui avait bien réagi à la remise en place de l'estomac réagissait bien également au traitement des autres maladies de l'estomac. Certains utilisaient de la marjolaine bouillie avec du millepertuis. D'autres guérisseurs n'ont jamais révélé la recette de leur remède car c'était un secret de famille.

En cas de dysenterie, un médecin traditionnel était habituellement consulté et prescrivait un traitement complexe : le patient était soumis à un régime strict (les graisses, le chaud, les épices et les

plats salés étaient interdits). Il était conseillé de prendre une décoction d'oseille et de noyaux de cerises cornalines, d'écorce de grenade et de poires sauvages et une infusion de sureau. Le meilleur remède est la décoction d'écorce de grenade.

Certaines plantes médicinales sont également mentionnées pour les maux d'estomac dans les manuscrits anciens de Géorgie comme celui du XI^{ème} siècle qui préconise une décoction de menthe quand la douleur était causée par une alimentation excessive et celui du XVI^{ème} qui recommande le *Plantago major* frais pour arrêter la diarrhée, et le jus si le patient vomit.

Les méthodes pour lutter contre les vers intestinaux sont également très intéressantes. Si un enfant en souffrait, on faisait bouillir de l'armoise [*Artemisia vulgaris*] et on lui donnait le liquide à boire. Mais le remède le plus largement répandu était l'ail. Les malades étaient invités à manger de l'ail le matin à jeun et ensuite régulièrement pendant toute la journée. Ils utilisaient aussi le *charme*, le rituel se déroulait de la façon suivante : le guérisseur prononçait l'incantation, pelait trois gousses d'ail et les mettait sur la pointe d'un couteau à manche noir. Dans la main droite, il tenait le couteau et, dans la main gauche de la terre mélangée à de l'ail très finement haché. L'enfant était emmené chez le guérisseur tôt le matin qui récitait l'incantation, traçait une croix sur le visage de l'enfant, frottait le mélange d'ail et de terre sur le nez, le front, les mains et la plante des pieds. Parfois, au lieu du couteau et de l'ail frotté, un peu de sel était utilisé pendant le rituel du charme :

« *Un ver a volé l'enfant
par la faiblesse et l'homme stupide,
Quel est le remède?
Un couteau à manche noir, ail, sel ...
Dieu, que mon recours et
mes mots guérissent mon patient* ».

Le rituel était répété trois fois.

L'incidence des maladies du foie était également élevée en Kakhétie. Nausée, douleur dans la région du foie, parfois pâleur, perte dramatique de la masse corporelle et blanc des yeux jaunes étaient considérés comme les symptômes d'un mauvais foie.

Ils pensaient qu'une des causes pouvait être la pression artérielle.

Concernant les plantes qui pouvaient guérir le foie, les suivantes étaient répandues : la menthe [*Mentha arvensis*], la marjolaine, le myriophylle, la chicorée [*Cichorium intybus*], le millepertuis [*Hypericum perforatum*], la renouée des oiseaux, la fraise des bois [*Fragaria vesca*] et des racines de mûres dont on faisait des infusions ou des décoctions. Lorsque le mauvais état du foie était causé par un afflux important de sang, un barbier était appelé à l'aide qui saignait le patient selon différentes méthodes, soit par l'ouverture de la veine ou par l'application de sangsues. Il est à noter que les personnes âgées et les enfants ne devaient pas être saignés, ni les personnes épuisées ou malades. Il n'était pas recommandé non plus de pratiquer la saignée si le patient avait trop mangé.

De nombreux médecins traditionnels soignaient les maladies du foie. Ils établissaient leur diagnostic en écoutant les plaintes du

Dossier spécial : Médecine traditionnelle de Géorgie

patient, en étudiant son apparence générale et prescrivait un régime alimentaire strict. Le chaud, les plats gras, épicés et salés, et le bouillon de viande étaient interdits. Ils recommandaient de manger des aliments légers d'origine végétale et un peu de foie de bœuf cuit. Les patients recevaient également des décoctions et infusions mentionnées ci-dessus. Les guérisseurs concoctaient des médicaments plus complexes mais leurs recettes étaient gardées secrètes. L'un des médecins traditionnels traitait un mauvais foie avec de la poudre de bois de cerf qu'il dissolvait dans un peu d'eau et qu'il donnait au patient dans un verre à vin, trois fois par jour.

Parmi les plantes mentionnées ci-dessus, la chicorée était considérée comme la plus efficace, et était d'ailleurs mentionnée dans le manuscrit de médecine du 11^{ème} siècle, où l'on trouve un remède *d'environ 180 grammes de jus bouilli auquel l'on ajoutait 180 grammes de sucre, on faisait bouillir à nouveau avec du lait écrémé et 35 grammes de vinaigre. On versait le tout dans un récipient pour le conserver...*

Les douleurs du dos, des mictions fréquentes, et de façon générale les cas de rétention urinaire étaient les symptômes des maladies du rein, qui pouvaient être causées par le froid, l'effort physique ou une mauvaise alimentation. Lorsque le patient souffrait d'une miction, on recommandait la chaleur, et le patient était donc gardé au chaud. En cas de rétention urinaire, les décoctions ou infusions de maïs [*Zea mays*], de soie, de renouée des oiseaux, de rose sauvage, de prêle des champs, de sceau de Salomon étaient prescrits. On pensait que ces plantes pouvaient nettoyer les reins. Les bains chauds de jusquiame [*Hyoscyamus niger*] ont également été utilisées comme remèdes.

LES MALADIES ARTICULAIRES

Les maladies articulaires sont appelées *karebi* (vents) pour lesquelles différentes méthodes de traitement existaient : les articulations étaient frottées avec de l'alcool ou du vinaigre, le sureau bouilli, l'althea et les feuilles de noyer étaient largement préconisés. Le bouillon chaud de ces plantes était versé dans un grand tonneau et quand il avait un peu refroidi, le patient était immergé dedans, y restait un moment puis était retiré et bordé chaudement dans son lit.

Selon les données du XIX^{ème} siècle, les Kakhétiens utilisaient la boue d'Akhtala, village de Kakhetie où il y avait autrefois des gisements de cuivre, qui possède des propriétés médicales, ce qui est attesté par les données ethnographiques que nous avons recueillies. La boue est également ramenée à la maison où elle est utilisée pour les bains.

L'impuissance était traitée en Kakhétie par les Arsenishvilis de Telavi, les Qaralashvilis et d'autres. Mais ils n'ont révélé leurs secrets à personne en dehors de leur famille.

Une des maladies les plus répandues en Kakhétie était la migraine. Le patient était tenaillé du matin au soir sur toute une moitié de la tête et pouvait être guéri par ce charme :



© www.kulieuve-hortijk.be



© www.vtd.ch

*«La migraine pris l'habitude de fréquenter
la fin de notre vignoble,
Elle dévore le foin comme un bœuf,
St George la maudit
et le matin elle a disparu.»*

Celui qui récitait le charme, l'écrivait sur un morceau de papier bleu, le mettait sur un mouchoir plié et l'attachait autour de la tête du patient, de sorte que le morceau de papier se trouve à l'endroit de la douleur. Le rituel du charme était effectué tôt le matin, avant le lever du soleil, avec un couteau à manche noir et un morceau de charbon de bois. Après la procédure, la douleur était censée prendre fin.

Les maux de tête étaient généralement traités avec une décoction de menthe. Si la douleur était causée par l'exposition à une chaleur excessive, des cataplasmes frais étaient appliqués, si elle était due au froid, la tête du patient était enveloppée chaudement. Ils suivaient l'ancien principe de la médecine c'est-à-dire qu'un mal était guéri par son contraire - *contraria contrariis curantur*. Au cours de maux de tête particuliers, causés par l'hypertension artérielle, le barbier était invité à venir saigner le patient, si la cause était l'anxiété ou des troubles du système nerveux, le patient recevait une infusion de mélisse [*Melissa officinalis*] ou d'agripaume [*Leonurus quinquelobatum*] réputées pour calmer les nerfs.

L'aubépine [*Crataegus*] arrivait en tête du palmarès des remèdes des maladies cardiaques. Dans la soirée, deux verres d'eau

bouillante étaient versés sur une poignée d'aubépine, puis filtrés le matin et donnés dans un verre à liqueur trois fois par jour.

Les plantes médicinales couramment utilisées dans la pratique médicale traditionnelle possédaient de très nombreuses propriétés curatives. Le plantain, la menthe, l'althea, la marjolaine, le millepertuis, le myriophylle, la chélidoine et beaucoup d'autres étaient utilisées avec succès et même aujourd'hui, outre la préparation en médicaments propres, elles sont utilisées comme ingrédients dans de nombreuses préparations.

Un bon nombre d'entre elles, telles que la chicorée, la réglisse ou encore le plantain sont souvent mentionnées dans d'anciens manuscrits médicaux et ont subi avec succès les essais depuis des siècles.

LES RITES MAGIQUES OU INCANTATIONS

Mais les résultats concrets des traditions médicales populaires ne sont pas dus aux seules propriétés curatives des plantes médicinales. Comme nous l'avons déjà vu à plusieurs reprises, le traitement à base de potions et d'onguents maison était souvent accompagné de charmes qui avaient une influence psychologique: cela calmait le patient et l'assurait d'un rétablissement rapide. Parfois peut-être le talent du praticien traditionnel provoquait un effet hypnotique sur le patient, qui, comme il a été dit plus haut, renforçait le système immunitaire du patient et accélèrait le processus de récupération.

En Kakhétie, ainsi que dans toutes les autres parties de la Géorgie, les guérisseurs savaient quand et comment recourir à des méthodes psychothérapeutiques. Ils étaient également conscients que les médicaments étaient tout à fait inutiles dans certaines circonstances comme dans les cas où l'accent était mis sur les charmes et d'autres rituels magico-religieux.

Les charmes étaient notamment utilisés pour guérir les patients touchés par le mauvais œil, ou ceux qui avaient vécu une grande peur.

Si une personne regardait quelqu'un d'un mauvais œil, il était dit que ce dernier connaîtrait malheur ou maladie. Celui qui était attaqué par un mauvais œil, se ralentissait, devenait indifférent et bâillait tout le temps. Dans l'imagination populaire, les femmes et les enfants étaient plus vulnérables à l'influence du mauvais œil, et cela concernait principalement les enfants non baptisés et les nouvelles mères, considérés comme impurs. Il n'était pas exclu que l'aura négative de l'homme, le mauvais œil selon la tradition populaire, pouvait exercer une grande influence sur le nouveau-né et sur l'affaiblissement, l'alitement de la mère. Comme il a été mentionné ci-dessus, généralement les gens essayaient toujours de trouver une explication à un phénomène inexplicable existant dans la vie réelle, de sorte qu'un système de croyances et d'images était créé. Les maladies inexplicables, étranges, notamment lorsque les médicaments n'avaient aucune efficacité, étaient considérées comme surnaturelles et par conséquent leur traitement prenait un caractère mystique.

Une personne souffrant d'un mauvais œil a été emmenée à un *charmeur*, qui a demandé au patient de s'asseoir en face de lui. Le charmeur a mis un bol d'eau ou de sel sur la table, allumé la bougie et se signa. Puis il fit le signe de croix sur le bol et sur le patient et commença à réciter le charme d'une voix calme et monotone :

*«Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit,
Je vais vous charmer contre le mauvais œil,
mais d'abord je vais me charmer,
Contre celui qui a un mauvais œil
et l'oreille du mal.
Si quelqu'un vous regarde
d'un mauvais œil,
Des cendres risquent de
tomber dans ses yeux,
Et une épée peut percer son
cœur,
Le tonnerre et la foudre
peuvent percer le toit,
Le feu traverse la porte,
Dieu, accorde ta miséricorde
Et bénis (le nom du patient)».*



© Grégory Kauffmann, www.gregkauffmann.com

Si le patient était un bébé, le charmeur plaçait un couteau à manche noir et du charbon de bois sous le matelas du berceau.

Les troubles psychiques causés par la peur étaient aussi pris en charge avec des charmes, mais au préalable, le charmeur devait savoir de qui ou de quoi le patient avait eu peur : un être humain, un animal, un oiseau, un serpent ... ou un mauvais esprit, qui interceptait souvent les gens dans les endroits déserts, après le coucher du soleil et leur faisait peur.

Le diagnostic était réalisé de la manière suivante : le charmeur allumait une bougie, versait de la cire fondue dans un bol d'eau, lorsque la cire s'était solidifiée, elle était retirée de l'eau; le charmeur tournait le bol et observait la surface pour déterminer si une figure apparaissait et détecter toute ressemblance avec un mauvais esprit, un animal, un oiseau ou un serpent qui avait effrayé le patient. C'était alors seulement que le charme était utilisé. Parfois, au lieu de ça, le patient expliquait ce qui lui avait fait peur. Le charme était du genre suivant :

*«Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.
J'utilise ce charme pour vous guérir de votre peur,
Enfant, qu'est qui vous effrayait ?
Quelque chose de domestique ou de sauvage ?
Une créature à deux jambes,
ou une créature à quatre pattes .
Avec des yeux pâles ou avec les yeux foncés ?
Avez-vous peur d'un chien ?
Avez-vous peur d'un chat ?
Est-ce qu'une vache meuglant pourrait vous effrayer ?
Est-ce qu'un cheval hennissant vous effraie ?
Avez-vous peur du diable ?
Un faucon blanc doit être assis sur un perchoir,
Une poule doit être dans son nid*

Dossier spécial : Médecine traditionnelle de Géorgie

*Oh, le cœur, revenez à votre place,
Oh, le cœur, revenez à votre place.
Dieu, aie pitié de lui;
La prière est la mienne, la guérison est de Dieu».*

Le charmeur se signait, et répétait l'incantation trois fois, faisait un signe de croix sur le visage du patient avec le couteau et le charbon de bois. Parfois, il tenait un morceau de fil noir à la main, une pelote de fil noir était placée sur la table pour attacher l'esprit du mal. Les Kakhétiens croyaient que les esprits malins pouvaient provoquer diverses maladies.

Majlajuna, un mauvais esprit, qui en général visitait les gens la nuit, les couchait sur le ventre pour rendre la respiration difficile. C'est pourquoi on mettait le feu autour du lit ou on fumigeait avec quelques herbes, les racines d'*Inula helenium* étant les meilleures.

Uzhmuri, un autre esprit du mal, habitait généralement dans des endroits humides : si quelqu'un se trouvait dans un tel endroit, *Uzhmuri* le suivait et le rendait malade. Par mauvais temps, il rentrait même dans les maisons et affectait les petits enfants, c'est pourquoi, si par temps pluvieux, quelqu'un entrait dans une maison, il devait passer au-dessus du feu et être fumigé avec des racines de *Inula helenium*, ou tout simplement on craquait une allumette devant lui.

Un enfant affecté ainsi a été guéri avec un couteau, du charbon de bois et une incantation :

*«Au nom de Dieu, du Père, du Fils et du Saint-Esprit,
Uzhmuri est venu après le coucher du soleil, dans la soirée
brandissant sa longue fourche, faisant un jet,
Où vas-tu, mauvais esprit?
Je dois entrer dans le corps de l'homme
pour dévorer sa chair et boire son sang
(Le charmeur élève la voix et reprend d'un ton menaçant)
Je ne te laisserai pas, mauvais esprit, entrer dans le corps
de (nom du patient) pour manger sa chair
et boire son sang,
Je vais te percer avec le couteau à manche noir et
te couper en morceaux !
Que la malédiction des 365 églises de Saint-Georges
te frappe,
Dieu, lui a accordé sa miséricorde,
La prière est mienne, le remède est de St George».*

Une incantation à l'encontre de toute la malice, des mauvais esprits en général, a été attestée en Kakhétie. Ce charme pouvait aider tout le monde : ceux effrayés par un mauvais esprit ou attaqués par le mauvais œil, ainsi que ceux dont la maladie a été causée par un mauvais esprit :

*«Au nom de Dieu, du Père, du Fils et du Saint-Esprit,
Je vais signer ton cœur, avec ta mère, ton père
et tes 363 frères,
Va-t'en, ange noir, ange du mal,
éloigne toi d'ici et pars loin,
couché dans le lit, ou debout.
Ou je vais prendre des ciseaux, te couper les cheveux,*

*et les jeter dans l'eau,
Un cheval noir venait,
Un homme noir était assis sur lui,
Un éclat de roche, l'homme noir est tombé,
Il a été suivi par un serpent noir
leurs cadavres ne peuvent être ni bus ni mangés ni rôtis.
Donnez-lui la force par la volonté des 363 églises
de St George».*

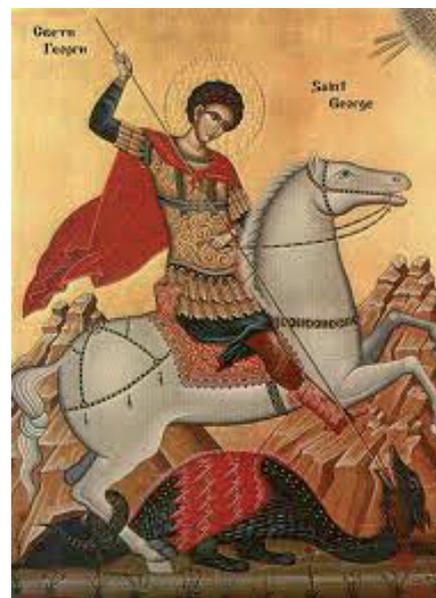
En Kakhétie et partout ailleurs en Géorgie, St George était considéré comme le guerrier le plus puissant qui a combattu les mauvais esprits.

Différentes variantes de charmes comme celui ci-dessus ont été relevées, le rituel n'était pas toujours le même non plus, mais la bougie, le couteau à manche noir destiné à intercepter les mauvais esprits, le charbon de bois - symbole du feu, agent de nettoyage le plus ancien - étaient les attributs indispensables. L'eau était parfois utilisée dans le même but.

Il est à noter que le charme a été interdit par l'Église chrétienne officielle, malgré tout il commence souvent s'adressant à la Sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit et se termine par l'appel à St George. Très souvent, certaines variantes évoquent Jésus-Christ et la Sainte Vierge. Faire le signe de croix sur le patient, un des symboles les plus importants du christianisme était un élément obligatoire du rituel. Un tel syncrétisme est habituellement caractéristique des systèmes religieux populaires.

En Kakhétie, comme cela a été dit plus haut, les maladies inconnues étiologiquement et ayant d'étranges symptômes étaient associées à une puissance surnaturelle, parfois exigeant une punition infligée par un sanctuaire ; si les personnes ainsi atteintes ne se repentaient pas de leurs péchés et n'expièrent pas leur faute, leurs descendants étaient sûrs d'être tenus pour responsables de leurs crimes. En Kakhétie, on disait : les prunes aigres mangées par le grand-père se retrouvent sur les dents de sa petite-fille. Il en était de même dans l'ancien Orient, les descendants devaient payer pour les péchés de leurs ancêtres.

Une telle maladie a été appelée *d a m i z e z e b a* (*mizezi* - signifiant causer en Géorgien, c'est à dire que la maladie était causée par des p o u v o i r s surnaturels), ce



Saint-Georges terrassant le dragon

© iamediabxl.wordpress.com

qui signifiait que la personne était sous l'emprise de la volonté divine, son esclave et cela se révélait sous la forme d'une maladie spécifique. Celui qui avait été puni, tout à coup se sentait mal et tombait en extase, perdait connaissance, criait et parlait fort. On croyait qu'à ce moment-là, il parlait au nom de la divinité ou du saint qui avait imposé la peine.

A la fin des années 1930, une des fondatrices de l'ethnologie géorgienne, Vera Bardavidze a pu assister au processus de l'extase chez deux jeunes femmes du village de Shilda. Elles étaient considérées comme punies par le ciel, d'être esclave du sanctuaire (en service). Elle l'a décrit dans son excellent livre «*Pshavians de la vallée de Iori*».

L'une d'elles, Dariko, aurait profané l'église *Svetitskhoveli* à moitié en ruine. Une semaine plus tard, elle a fait un mauvais rêve et sa santé a commencé à se détériorer, elle a perdu du poids et n'avait plus d'appétit.

Un soir, Dariko accompagnait des fidèles à la fête de l'église dans le village de Zemo Artani. C'est là que Vera Bardavidze l'a vue. La jeune femme s'amusait, dansait très bien quand tout à coup et elle a commencé à se déplacer latéralement, à fendre la foule puis est tombée à la renverse sur le sol, a commencé à crier et a se rouler par terre ... Elle remuait la tête de gauche à droite et criait : Oh, Oh, toi, ma fille souffrante, ma fille souffrante, ma fille souffrante. Dariko parlait comme si les icônes la faisait raconter ses péchés. Lorsque elle criait, elle tremblait violemment, haussant les épaules nerveusement, elle frappait sa tête sur le sol, tout son corps se tordait violemment. Enfin elle s'est calmée et est restée étendue sur le sol très pâle et fatiguée [V. Bardavidze].

En Kakhétie, on croyait que seule la repentance, l'offrande de sacrifices et le service au sanctuaire pouvaient alléger les souffrances de ces personnes.

En dépit du fait que l'Église officielle ne reconnaît pas la servitude au sanctuaire, les «esclaves» se considéraient privilégiés en ayant été choisis par les saints chrétiens en tant que serviteurs. Selon la croyance locale, c'était pour eux que le divin apparaissait et révélait les secrets de la divination et de guérison des maladies.

Dans la plupart des cas, « l'esclave du sanctuaire » était une femme, qui soignait diverses maladies par le charme et la divination. Les hommes étaient très rarement devins malgré le fait que leur divination et leurs pratiques magiques aient plus de valeur et étaient considérés comme plus efficaces et plus puissants.

Dans le village de Chalaubani vivait Valerian Chvinashvili, un homme de 77 ans, qui selon lui, avait été puni par le ciel pour les péchés commis par son grand-père. Il a longtemps été malade et plus tard, fait un sacrifice au sanctuaire pour expier les péchés. Il a alors reçu un don qui lui permettait d'entendre la voix d'un saint et guérir certaines maladies ; le saint lui suggérait ce qu'il devait dire aux patients et comment les traiter.

Il soignait diverses maladies avec différents types de pierres curatives. La pierre guérissant les maladies d'estomac avait la

forme et la couleur de l'estomac, celle qui soignait le foie avait sa forme et sa couleur et ainsi de suite. Quand un patient faisait appel à lui pour l'aider, il le plaçait en face de lui et allumait une bougie, puis il laissait tomber les pierres curatives dans un bol rempli d'eau en faisant à trois reprises un signe de croix avec un petit poignard. Puis il versait l'eau et la donnait à boire au patient.

Si le patient avait connu la peur ou avait été attaqué par les mauvais esprits, il récitait un charme pour enlever l'attaque et faisait un signe de croix avec son poignard et une croix.

En général, le devin était une femme âgée qui utilisait des mèches de coton. Elle allumait une bougie, enroulait trois mèches de coton autour d'une aiguille à tricoter, la posait sur un bol d'eau et recouvrait avec un autre bol. Chacune des mèches avait été conçue pour un sacrifice précis. La première était toujours appelée *zedashe* (vin de messe). C'était généralement le vin offert en sacrifice à un saint. Il était conservé dans un récipient en terre cuite, enfoui dans le sol. Sulkhan-Saba Orbeliani le définit comme un vin sacrificiel. Aujourd'hui, ces pots sont vides et font office de sanctuaire familial. Les membres de la famille se rendent auprès de ces pots lors de fêtes et d'événements familiaux et offrent des sacrifices. La deuxième mèche portait le nom d'un saint et la troisième était pour l'ange-gardien de la famille (*Deda-mdebiare* - le serpent protégeant le foyer familial). Le devin enlevait le second bol. Si aucune des mèches ne s'étaient desserrées et n'étaient tombées dans l'eau, la divinité ou le saint auquel le sacrifice était dédié, était la cause de la maladie du patient. Si les mèches étaient toutes intactes, le rituel était répété, mais au nom d'une autre divinité ou d'un autre saint ...

Le devin disait au patient ce que le sanctuaire, la divinité ou le saint exigeait de lui : un sacrifice avec ou sans effusion de sang, une garde de nuit, en rampant sur les genoux autour de l'église, ou en marchant autour avec le joug du sanctuaire ou des chaînes sur ses épaules.

Pour la *Deda-mdebiare*, l'ange gardien du foyer, une table doit être dressée le mardi avec un canard, une poule et un coq, véritables musts. Il était d'une grande importance que la demande de la divinité soit satisfaite. Parfois, la personne malade ou un proche demandait à la divinité ou au saint de le guérir et faisait le sacrifice de quelques pâtisseries en forme de coq, mouton, vache ou encore d'autre objet.

Une tradition très intéressante avait lieu quand un organe ou une partie du corps de quelqu'un était blessé, une représentation de cette partie ou de cet organe était sacrifiée au sanctuaire. Si une main était blessée, on faisait un modèle réduit de la main, pour la jambe, c'était un modèle de jambe, si c'était le cœur, c'était un modèle de cœur. Si un bébé tombait malade, un berceau était offert en sacrifice.

À la fin du 19ème siècle, Giorgi Chursin, un érudit de renom, a vu de tels sacrifices à l'église de *White St George* en Adsqurie et a eu également l'occasion d'assister au rituel d'offrande. Aujourd'hui, ces modèles sont au Musée national de Géorgie.

Le sacrifice par les représentations des différentes parties du

Dossier spécial : Médecine traditionnelle de Géorgie

corps pendant la maladie était déjà pratiqué dans l'ancienne Babylone, l'Égypte ... ainsi que dans les églises du Moyen-Âge en Europe (Taylor).

Les ethnologues considèrent cette tradition comme le symbole du sacrifice humain actuel.

Il est à noter que, parallèlement aux sacrifices chrétiens (croix et les icônes), des scarifications d'aspect et de sens pré-chrétiens ont également été offerts à des églises chrétiennes. C'est une autre preuve du syncrétisme religieux et un témoignage de la possibilité de coexistence d'éléments caractéristiques des différentes religions dans un seul système religieux (Surguladze).

Pendant la maladie, des vœux pouvaient être formulés, parfois pour assurer une garde pendant la nuit, le plus souvent pour servir un sanctuaire et devenir son esclave pour guérir le malade.

Etre esclave au service du sanctuaire pouvait durer soit une période déterminée soit pour toujours. Parfois, un torque était porté autour du cou et une ceinture autour de la taille pendant cette période de temps.

Le torque, la ceinture, et la chaîne lourde équipée d'un collier étaient les représentations symboliques de l'esclave d'un sanctuaire et étaient associés à des croyances religieuses pré-chrétiennes (V. Bardavidze). Cette hypothèse est corroborée par le fait que certains objets archéologiques datant de l'Âge de Bronze, dont le torque, ressemblent à ceux d'aujourd'hui.

A l'heure actuelle, ces symboles pré-chrétiens de l'esclavage de sanctuaire se retrouvent dans l'église chrétienne.

On a également retrouvé en Kakhétie des traces de tradition de désignation d'un veau sacrificiel. Si un petit garçon ou un jeune homme tombait malade et qu'il n'y avait aucun espoir de guérison, on faisait appel à l'Archange, parfois à St George, en disant : « nous vous l'offrons comme le veau du sacrifice pour vous servir ». L'enfant restait dans l'église ou dans le monastère pour une période déterminée, quelques mois ou un an. Ses cheveux ne devaient pas être coupés car il a servi dans l'église, a balayé la cour, recueilli du bois de chauffage ou a travaillé dans le jardin (G. Chursin, Saint-Menteshashvili, N. Abakelia).

Le veau sacrificiel est appelé *kurati* en géorgien. Donc, désigner quelqu'un comme *kurati* était un acte symbolique sacrificiel. Le rituel désignant quelqu'un comme serviteur de l'église ou comme objet sacrificiel est effectué à l'église de l'archange et est associé à l'esclavage de sanctuaire, mais n'est pas réellement symbolique.

Ici, nous traitons de la co-existence de phénomènes caractéristiques de différents systèmes religieux.

Lorsque quelqu'un était gravement malade dans une famille, il était de tradition d'aller de maison en maison, appelée *didebaze chamovla* (marche pour la gloire). Habituellement, c'était la mère de la personne malade qui allait dans toutes les maisons du village, parfois, elle pouvait même aller jusqu'au village voisin pour

collecter de l'argent ou de la nourriture ... Puis elle offrait le tout en sacrifice à l'église, au monastère ou au sanctuaire, selon le cas et priait pour la guérison de son enfant.

La médecine traditionnelle de Kakhétie considérait les maladies infantiles infectieuses par rapport aux croyances et aux idées religieuses. Ces maladies étaient appelées *sakhadieli* (maladies infectieuses dont le patient acquiert l'immunité), *batonebi* (maîtres, seigneurs) et *Angelozebi* (anges). Il y a sept de ces maladies : la variole, la rougeole, la scarlatine, la coqueluche, les oreillons, la rubéole et la varicelle. Ainsi le nom de *sakhadieli*, indiquant qu'après ces maladies le corps humain a acquis l'immunité, signifie que ces personnes *ont une connaissance définitive de leur caractère*.

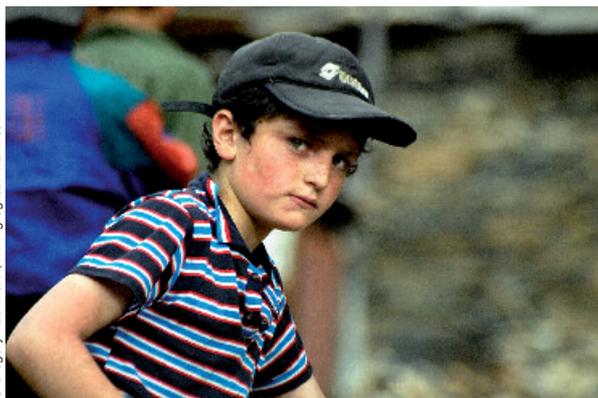
A cet égard, nous avons porté une attention particulière au fait que les habitants croyaient que les maladies infectieuses de l'enfant (*batonebi*) étaient divines et que des anges avaient trouvé refuge dans le corps de l'enfant.

Les Kakhétiens avaient observé que dans la plupart des cas, ces maladies apparaissaient au printemps, quand tout était en fleur. Le malade restait dans la famille pendant neuf jours. Les trois premiers jours, l'enfant avait une température élevée, le quatrième, l'éruption éclatait et durait trois jours, puis les trois derniers étaient nécessaires pour que la maladie disparaisse. Certaines maladies infectieuses, comme la coqueluche, duraient plus longtemps.

Au cours de ces maladies, appelées *Angelozebi* (anges), *batonebi* (maîtres, seigneurs), tout devait être gardé propre et en ordre. La chambre était ornée magnifiquement. Par exemple, au cours de la variole, des draps blancs étaient tendus partout, car on croyait que les fleurs de cette maladie (*qvavili* en géorgien, ce qui signifie une fleur) étaient blanches. Si un enfant souffrait de la rougeole ou de toute autre maladie infectieuse, la famille avait congé, l'enfant était couché dans un lit couvert de feuilles rouges. Près de la tête, il y avait un plateau avec de la nourriture destinée à la *batonebi* (maîtres, seigneurs), il y avait des bonbons, de l'agneau et du pigeon avec des pâtes, des fleurs et à proximité une bougie dégageait un merveilleux parfum.

Il ne fallait pas parler fort, ne pas boire de vin ni d'alcool dans la famille, le mari et la femme ne pouvaient pas dormir ensemble. On n'était pas autorisé à utiliser d'aiguille de peur de piquer les doigts des anges, la chambre n'était pas balayée car les anges n'aimaient pas la poussière, on n'allumait pas de bougies car on croyait que les jambes des anges, qui étaient en cire, allaient fondre, aucune cuisson n'était permise dans la chambre car la vapeur des plats pouvait piquer les yeux des anges, etc.

On pouvait utiliser de temps en temps une tige que l'on faisait tourner car on pensait que les anges aimaient la regarder tourner et s'en amusaient. Tous les souhaits du patient devaient être satisfaits car on estimait que c'était la volonté de l'ange qui vivait dans le corps de l'enfant. Chaque soir, la mère ou une femme spécialement invitée chantait à l'enfant une berceuse d'une voix douce. Cette chanson intitulée *batonebis iavnana* (la «Maîtresse



© Grégory Kaufmann, www.gregkaufmann.com

berceuse») a été enregistrée par D. Arakishvili, l'un des compositeurs et spécialistes du folklore musical géorgien en Kartlie et Kakhetie au début du 20^{ème} siècle.

Si *batonebi* est en colère, c'est à dire si la maladie a causé certaines complications, des excuses devaient être présentées. Un agneau avec un arc rouge ou un poulet était apporté près du patient. Parfois, la mère ou la grand-mère dansait déshabillée autour de l'enfant malade et chantait, car on pensait que *batonebi* accordait sa miséricorde ; si l'enfant se mettait à rire, c'était un bon signe, car cela signifiait que *batonebi* était de bonne humeur, la colère avait disparu et l'enfant était sûr de se rétablir.

Lorsque l'enfant avait récupéré, suite au départ de la maladie grâce au chant, la table dressée pour le *batonebi* (la maladie) était donnée aux voisins, si leurs enfants n'étaient pas encore tombés malades. Ils disaient généralement : *dans notre maison la maladie est partie en toute sécurité, alors vos enfants devraient également s'en sortir en toute sécurité*, la table était en concordance avec ces mots : *S'il vous plaît, laissez-nous en paix, comme vous êtes venu*, c'est à dire qu'ils souhaitaient que la maladie quitte la famille facilement et en toute sécurité, sans aucune complication.

Comme il a été dit ci-dessus, la coqueluche est une maladie infectieuse et à la différence d'autres, quand un enfant l'avait contractée, il devait ramper sous les racines d'un noyer. Mais l'arbre devait avoir été frappé par la foudre car on pensait que l'arbre avait été purifié par la puissance divine et doté de propriétés particulières. En fait, après avoir été frappé par la foudre, le noyer est abîmé et ses racines sont dénudées. L'enfant devait alors se glisser à trois reprises sous l'arbre brisé ou les racines nues. Les résultats étaient souvent convaincants.

Les Kakhétiens avaient déterminé que le saint-patron de ces maladies, *le batonebi*, était Sainte Barbe. Le 4 décembre, jour de la Ste Barbe, les enfants qui s'étaient remis d'une de ces maladies se rendaient à l'église Ste-Barbe, vêtus de blanc ou de rouge et portaient un fichu blanc ou rouge. Les foulards étaient laissés à l'église. Si cela avait été promis, ou simplement en signe de reconnaissance, un agneau, un poulet ou une poule lié à un arc rouge, étaient apportés dans la cour de l'église. Ils faisaient également le sacrifice de globes oculaires - une paire de globes de cire, en symbole des yeux qui avaient été sauvés par Sainte-Barbe

car c'était habituellement les yeux qui étaient affectés par ces maladies infectieuses.

Une chambre propre et joliment décorée, parfumée, le calme, une ambiance festive, le sentiment de relations harmonieuses à proximité et prenant soin de l'enfant malade avaient une influence très favorable sur le patient. Aider l'enfant à surmonter la crise en l'amusant et en le divertissant était en fait une question de bon sens. Les connaissances médicales et l'expérience en Kakhétie avaient diverses caractéristiques.

Dans certains cas, les gens étaient en mesure de traiter eux-mêmes les cas légers de certaines maladies et de traumatismes sans faire appel au médecin, non plus qu'ils ne se tournaient vers eux en cas de blessures, de brûlures légères ou quand ils souffraient d'un rhume.

Chaque guérisseur avait sa propre spécialité, ils étaient formés dans le traitement d'une ou plusieurs maladies. Très souvent, ils donnaient gratuitement un avis médical au patient, ne demandant que peu d'argent pour les remèdes, et même ça, c'était très rare. Les devins et charmeurs appartiennent au même groupe, car, avec les rites magico-religieux, ils pratiquaient parfois des méthodes de traitement relevant de la naturopathie.

La médecine dynastique en Kakhétie était également d'un très haut niveau. Dans la plupart des cas, les représentants des groupes dynastiques s'étaient spécialisés et partageaient avec leurs descendants leurs connaissances médicales venues de leurs ancêtres. Les frais de traitement et de médicaments étaient fixes.

Les fonctionnaires de l'Eglise, les représentants du clergé étaient également engagés dans des pratiques médicales. Outre l'épilepsie et la paralysie, le traitement de certaines psychopathologies par des rituels d'exorcisme, certains d'entre eux soignaient d'autres maladies avec des médicaments faits maison. Un des membres du clergé comme l'était un certain Manveladze, prêtre, pouvait traiter les plaies, les fractures et l'érysipèle, les maladies de l'estomac et du foie etc.

Les représentants des classes privilégiées pratiquaient aussi la médecine. La source de leurs connaissances n'était pas de traditions folkloriques géorgiennes, mais plutôt géorgienne classique, venues des manuscrits médicaux, mais ils ont joué un rôle important dans la formation de la connaissance médicale populaire de Kakhétie. En plus d'avoir pris en charge des nécessaires, ils ont appris de nombreux moyens et des méthodes curatives. Deux de ces personnes étaient Barbara Jorjadze, de Kondoli (Chichinadze) et Vakhvakhishvili de Telavi (Akhvlediani). Cette connaissance a été transmise de génération en génération pour arriver à la forme de la tradition populaire. Il est très probable que, grâce à l'influence de la médecine scientifique géorgienne, quelques-unes des méthodes de traitement mentionnées ci-dessus aient été introduites dans la médecine populaire. Parfois, le processus était inverse ; pendant des siècles les traditions populaires ont beaucoup contribué à la médecine officielle géorgienne. Cette tradition se poursuit encore, certaines personnes en Kakhétie, qui ont reçu une éducation médicale ou

Dossier spécial : Médecine traditionnelle de Géorgie

biologique, s'intéressent aux traditions médicales populaires et les intègre dans leur pratique. L'une d'elles, Rusudan Lomidze, était la descendante d'une famille de médecins populaires. Elle, médecin de profession, s'est intéressée à la pratique de ses ancêtres et sur la base de leurs connaissances médicales populaires, elle a soigné diverses maladies, comme des tumeurs malignes, assez récemment. Maintenant, sa pratique est poursuivie par Marine Tsulukidze, sa fille, médecin de profession également.

A Sighnaghi, Giorgi Pashalishvili possède une pharmacie avec des plantes et dans sa pratique médicale, il utilise des plantes médicinales traditionnelles.

Les Lapauris de Kisiskhevi ont découvert un médicament contre la calvitie sur la base d'expériences médicales populaires. L'héritier de la famille, Beso Lapauri, suit la tradition familiale et soigne de nombreuses maladies avec ses propres remèdes.

CONCLUSION

La médecine traditionnelle occupait une place particulière dans la vie quotidienne des Kakhétiens avec pour noble objectif de prendre soin de la santé des gens et en ce sens faciliter le développement normal de la société. C'est pourquoi son rôle social était important et le prestige était assez élevé.

Nous avons présenté ici un bref aperçu des traditions médicales qui sont encore présentes dans la vie quotidienne des Kakhétiens ou ont survécu dans leur mémoire. Certaines de ces traditions nous sont parvenues à travers des millénaires.

Mais qu'est-ce qui garantira leur viabilité lorsque la population sera prise en charge par le service de santé publique avec plus ou moins de succès ? Il est un fait que dans le passé, et encore maintenant, ce service ne parvient pas à satisfaire tous les besoins de la population, et en particulier cette partie de la société que nous avons étudiée - la population rurale. C'est cette couche de la société qui utilisait le plus souvent la pratique médicale populaire.

Mais la raison principale de sa longévité est son efficacité.

La proximité avec la nature, l'étude continue des propriétés médicinales de la flore et de la faune, la connaissance de la psychologie du patient sont les facteurs de réussite des médecins populaires en Kakhétie dans leur pratique médicale.

Non moins important est l'utilisation des pratiques magico-religieuses qui étaient souvent combinées à des médicaments naturels et faisaient partie du processus commun de guérison physique et psychologique.

L'efficacité de la médecine traditionnelle a également été favorisée par les relations entre le patient et le médecin, leur confiance mutuelle, et la conviction mutuelle de l'efficacité du traitement.

Tout cela conditionne le succès de la médecine populaire, succès qui n'était évidemment pas toujours assuré.

En effet, les méthodes traditionnelles de traitement ainsi que les médicaments ne peuvent pas toujours guérir toutes les maladies, alors qu'elles sont guéries par la médecine officielle. Mais les médecines naturelles et les méthodes psychothérapeutiques de la médecine populaire ont toujours renforcé la capacité de l'organisme humain à résister à la maladie, et ce, en soi, c'est également très important.

Sur la base de ces recherches, certaines caractéristiques spécifiques du système médical populaire de cette province de Géorgie ont été révélées.

Dans d'autres régions de la Géorgie, nous n'avons rencontré que rarement des cas d'utilisation à grande échelle de pétrissage de la gorge comme il en arrive en Kakhétie. C'est également vrai pour les sacrifices de représentation de différentes parties du corps humain, etc

Plusieurs de ces caractéristiques seront peut-être remarquées par des lecteurs ayant des connaissances sur les traditions médicales d'autres parties de Géorgie.